

Traduction de *I Sepolcri* de Ugo Foscolo

NOTE SUR LA TRADUCTION

Pour cette traduction, j'ai tenu compte de quelques particularités de la langue et du style de Foscolo, et je me suis efforcé de les représenter par divers artifices.

La métrique du *verso sciolto*, qui fait de celui-ci une forme intermédiaire entre le vers proprement dit et une prose nombreuse, dans *Les Tombeaux* est ample comme la marée et la Voie Lactée, et la phrase s'y développe en longues vagues qui débordent de vers en vers ; j'ai traduit ces hendécasyllabes impétueux en segments qui ne sont pas des vers, mais qui sont *mesurés*, allant de dix syllabes (4 + 6 ou 6 + 4, voire exceptionnellement 5 + 5), à douze (3 + 3 + 3 + 3 ou 4 + 4 + 4, v. ci-dessous). Que nul ne s'étonne de cette apparente amplification : la langue italienne classique abonde en possibilités de syncopes et de synalèphes, ainsi qu'en structures syntaxiques (comme l'absence de pronom sujet) qui sont interdites au français ; et l'on ne peut traduire ici, comme pour de vieux poètes, en s'autorisant les rudesses d'une langue pré-classique. Le rythme est donc constamment changeant, entre segments de trois et de quatre syllabes, et c'est selon moi un acceptable pis-aller, vu que Foscolo manie l'hendécasyllabe blanc italien en jouant de toutes les ressources offertes par son asymétrie constitutive, qui repose justement sur la combinaison de segments de quatre, cinq, sept syllabes, dont les équivalents français, en raison de l'accent oxytonique de notre langue sont les groupes de trois,

quatre et six syllabes. Il me paraît même que le schéma ternaire 4 + 4 + 4, si désagréablement militaire en général, n'est souvent point si fort mal venu dans ce texte hautement solennel et guindé.

Dans cette mise en mesure, j'ai suivi quelques conventions ordinaires de la métrique française : les « -e » muets finaux devant une consonne comptent comme dans la versification, mais je n'ai pas proscrit les suites du type *-ée*, *-ie* suivis de consonne, non plus que les hiatus ; on voudra bien lire *-sion*, *-tion*, *-ieu-*, et quelques autres en deux syllabes. Mais, je le répète, ce ne sont pas des vers, plutôt une sorte de prose cadencée, où toutefois le retour à la ligne m'a semblé visuellement indispensable.

De tout cela, il suit que le lecteur sera obligé de *déchiffrer*, en quelque sorte, le texte pour y reconnaître les choix d'articulation et les variations de mètre, et donc de cadence ; cela, me dira-t-on, entravera la lecture ; je répondrai qu'un chanteur ou un musicien commence bien par déchiffrer la partition qu'il va exécuter ; et surtout, qu'on ne peut lire *Les Tombeaux* (même si l'on est de langue italienne) d'une traite en s'attendant à tout « comprendre » tout de suite – existe-t-il d'ailleurs de tels textes ? j'en doute, et qui n'est pas de mon avis peut s'essayer à lire un article de la rubrique sportive, une publicité pour ordinateurs, un discours de Premier Ministre, la notice de montage d'un robot ménager. Lire, tout le monde devrait le savoir, est toujours *relire*, le plaisir de la lecture est celui de la répétition, et ce sur quoi il n'y a pas à revenir, eh bien, n'y revenons pas.

Je me suis efforcé de conserver les inversions, hyperbates, tmèses, et les prolepses, et la superbe hypallage que je vois aux v. 182-183 (« ... l'alterna / Onnipotenza delle umane sorti »), et les rejets et enjambements ; et lorsque je ne l'ai pu, je les ai remplacés par d'autres, d'effet – m'a-t-il semblé – comparable ; c'est que l'ordre des parties de la phrase, et l'ordre proche des mots, est, chez Foscolo comme chez tous les écrivains sérieux, non une coquetterie ou un phébus, mais l'ordre même de la pensée ; Valéry écrivait, dans *Variations sur les Bucoliques* : « Je suis partisan des inversions » ; dans les mêmes conditions (la traduction), je le suis tout autant. J'ai également calqué l'usage que fait Foscolo de l'adjectif substantivé : « le fort », « le grand », « l'austère » ; c'est rude, et plus en français qu'en italien, mais ne pas le faire eût énervé le texte. Entrave à la lecture, encore, mais mise, je le répète, pour qu'on y regarde à deux fois – à tout le moins.

La langue de Foscolo a ceci de saisissant, quand on y regarde de très près comme je l'ai fait, qu'il reprend tout un vocabulaire qui est des plus

traditionnels, voire parfois éculé, mais qu'il redonne, à des termes infiniment polis par les torrents, les ruisseaux et les mares de la poésie italienne du XVI^e au XVIII^e siècles, une signification qu'il faut (*r*)établir, d'une part en retournant aux aspérités du sens étymologique, d'autre part en recoupant les formules avec d'autres, dans d'autres œuvres de Foscolo, et chez tous ceux dont sa formidable mémoire s'était peuplée. Pour ces raisons, je n'ai pas hésité à remplacer certains termes, métaphores, métonymies, synecdoques, épithètes rituelles, par d'autres, qui font le même effet en français (à mon oreille, du moins) ; ainsi, v. 215, « pilota » (forme élevée de « pilota ») est rendu par « nautonier ».

Je l'ai dit, Foscolo pratique, comme le feront plus tard, merveilleusement, T. S. Eliot et Constantin Kavafis, le noble art de répéter les belles paroles des autres, de les faire siennes, de nous laisser comme siennes (sans en priver leurs auteurs) les beautés oubliées de Lucrèce, de Virgile, de *rendre* (je pèse mes mots) à Chiabrera, à Pindemonte, à Monti, et aussi à Delille, à Chénier, à Legouvé l'honneur qui leur est dû. C'est pourquoi, parfois, j'ai repris moi aussi tel mot ou telle formule d'un vieux poète, oublié ou décrié, ou qui sonne dans notre mémoire, persuadé, ce faisant, de me conformer en quelque manière à la manière éclatante de Foscolo ; ainsi des v. 213-215, où l'« antenne » des *Conquérants* de Heredia vient s'ajouter à un écho de Du Bellay ; ainsi du « pérégrin » du v. 153, où ce qui m'a décidé, outre la *ratio etymologica*, à faire sonner ce mot, c'est qu'il est dans Saint-John Perse, cet autre Ulysse qui fut, comme Foscolo, son propre Homère. Ainsi encore de « reliquie » (v. 21, 36, 268), qui me paraît avoir la même résonance que « débris », mot thème de *La Sépulture* de Legouvé, au point de sembler en être la « traduction » :

« *C'est eux* [les grands hommes], *c'est leurs débris que nous voulons trouver* (v. 31)

Là, se sont retranchés vos débris immortels ; (v. 43)

Mais appelez du moins autour de nos débris

Et la douleur d'un frère, et les larmes d'un fils. (v. 105-106)

Bien que « vestiges » dise la même chose et soit plus flatteur à l'oreille, j'ai choisi, en adoptant « débris », de maintenir cette « corrispondenza d'amorosi sensi » qui s'établit entre les poètes par leurs poèmes.

Une dernière remarque, sur le mot le plus important du texte. Traduire « sepolcro » demande réflexion. En français, « sépulcre » évoque la mythologie chrétienne de *Saint Sépulcre* et des « sépulcres blanchis » de *Mt.*

23, 27. La « sépulture », sujet du beau poème de Gabriel Legouvé, est plus « sentimentale », c'est-à-dire pathétique, que le *sepulcro* monumental et héroïque de Foscolo. Je me suis donc décidé pour « tombeaux ». Au reste, dans *Les Jardins* et *L'homme des champs*, de l'abbé Delille, dont Foscolo s'est souvenu, j'ai trouvé (outre une seule occurrence d'« humbles sépultures ») treize « tombeau(x) », mais de *sépulcre*, point.

Le poème des *Tombeaux* est un flux d'étincelles, un torrent, qui roule ce qu'à première vue on croit n'être que des galets usés comme ceux d'une vieille ruelle (voire d'une impasse, diront les amateurs de calembours), et puis voilà que tantôt on s'écorche jusqu'au sang au tranchant d'un silex qui a fait éclater sa gangue de tendre calcaire, et tantôt on se crève les yeux à l'éclat d'une pépite, d'un mica, ou d'un sequin qui a roulé jusque-là, tombé de la poche notoirement percée de ce diable d'homme. Foscolo, comme Cyrano, donne jusqu'à sa chemise, et quand il l'a donnée, il donne celle de quelqu'un d'autre – non pour qu'on lui dise merci : pour donner ; et souvent il ajoute une note, pour qu'on dise merci à qui de droit. Le vaniteux et gesticulant Ugo Foscolo, le ciseleur d'épigrammes assassines, est l'un des lettrés les plus minutieux, les plus modestes et les plus *déférents* que j'aie jamais rencontrés.

Je ne voudrais pas achever cette note sans reconnaître, à défaut de pouvoir jamais commencer à la payer, une dette, et dire quelle vénération je porte à la mémoire de l'ABBE FRANCESCO D'ALBERTI DI VILLANOVA, auteur d'un *Grand Dictionnaire Français-Italien et Italien-Français*, maintes fois réédité (une première édition à Marseille, dont j'ignore la date, une première édition italienne à Venise en 1774), dont j'ai la chance imméritée de posséder une *Nuova Edizione, Notabilmente corretta, migliorata ed accresciuta per cura dei Signori Francesco Ambrosoli e Antonio Sergeant*, Milano, Coi Torchi di Gaspare Truffi, M.DCCC.XLII. Mais reconnaître cette dette est aussi apporter une précision quant à la langue de Foscolo, et à ma manière de la représenter : c'est que l'italien du bon Abbé est celui même de Foscolo, et que son français (Niçois, il était sujet piémontais) est celui par lequel, outre le grec et le latin, Foscolo a fait *repasser* son italien.

Et je dis merci, pour leur patience inépuisable, à Michelle, François et Paul, au moment de donner, au lettré le plus minutieux, le plus modeste et le plus *déférent* que j'aie jamais rencontré, cette chemise qui ne m'appartient pas.

Gérard GENOT

UGO FOSCOLO

Les Tombeaux

À HIPPOLYTE PINDEMONT

DEORUM - MANIUM
IURA - SANCTA - SUNTO.

À l'ombre des cyprès et dans les urnes
Réconfortées de pleurs, est-il donc, le sommeil
De la mort moins pesant ? Quand pour moi le Soleil
Ne fécondera plus sur cette terre
Des plantes et des bêtes l'aimable famille, 5
Et lorsque devant moi, charmantes et flatteuses,
Ne danseront plus les heures futures,
Que plus je n'entendrai, mon doux ami, tes vers
Et la sombre harmonie qui les gouverne,
Et que plus en mon cœur des virginales Muses 10
Ne parlera l'esprit, ni de l'amour,
Unique esprit de mon errante vie,
Quel rachat pour les jours disparus qu'une pierre
Qui distinguât les miens de cette infinité
D'os sur mer et sur terre semés par la mort ? 15
Il est vrai, Pindemont ! Oui, même l'Espérance,
Ultime Dêité, fuit les tombeaux : l'oubli
Dans sa nuit enveloppe toutes choses ;
Et une force industrielle les travaille
Les meut et les émeut ; l'homme, ses tombes, 20
Les ultimes aspects, les débris épargnés
Par la terre et le ciel, les altère le temps.
Mais pourquoi le mortel va-t-il avant le temps
Se dénier l'illusion qui trépassé
Le retient un instant sur le seuil de Dité ? 25
Ne vit-il point aussi sous la terre, et alors

Que lui sera muette l'harmonie du jour,
 S'il peut la réveiller, objet de tendres soins,
 Dans la pensée des siens ? Il est céleste
 Ce commerce amoureux des sentiments, 30
 Don céleste aux humains ; et bien souvent
 Il nous fait vivre avec l'ami défunt,
 Et le défunt vit avec nous, si la terre pieuse
 Qui l'accueillit enfant et qui le nourrissait
 En son sein maternel, lui concédant 35
 L'ultime asile, épargne à ses débris
 L'affront des ouragans et le profane pas
 Du vulgaire, et son nom reste sur une pierre,
 Et si de fleurs fragrante une fronde amicale
 De molles ombres sa cendre console. 40
 Seul qui ne laisse un legs d'affection,
 Songe à l'urne sans joie ; et si même il regarde
 Après le rituel, il voit errer son âme
 Parmi les pleurs des temples d'Achéron,
 Ou chercher un refuge sous l'aile éployée 45
 Du haut pardon de Dieu : mais sa poussière
 Est laissée aux orties d'une déserte glèbe
 Où nulle femme amoureuse ne prie,
 Nul passant solitaire n'entend le soupir
 Que du tertre vers nous exhale la Nature. 50

Or loi nouvelle impose aujourd'hui les tombeaux
 Loin des regards pieux, et leur nom même aux morts
 Vient contester. Et sans tombe est gisant
 Ton flamme, ô Thalie, qui par son chant
 T'a sous son pauvre toit un laurier cultivé 55
 Avec un long amour, et tressé des couronnes ;
 Toi, tu parais de ton rire ses chants,
 Qui piquaient le lombard Sardanapale
 À qui seul est douceur le beuglement des bœufs
 Qui des antres d'Adda et du Tessin 60
 Le font d'oisiveté heureux et de festins.
 Belle Muse, où es-tu ? Je ne sens point
 Embaumer l'ambrosie, signe de ton Génie,

Dans ces bosquets où je m'assieds et je soupire
 Vers mon toit maternel. Et pourtant tu venais 65
 Et tu lui souriais sous ce tilleul
 Dont l'humble frondaison va frémissant
 De ne couvrir, Déesse, l'urne du vieil homme
 Auquel il fut de paix et d'ombre libéral.
 Cherches-tu pas, entre les tertres plébéiens, 70
 Errante, où peut dormir le chef sacré
 De ton bon Parini ? Nulle ombre à lui n'offrit
 Entre ses murs cette cité lascive,
 D'émasculés chanteurs la séductrice,
 Nulle pierre, nul mot ; et peut-être ses os 75
 Ensanglante la tête tranchée du larron
 Qui a laissé sur l'échafaud ses crimes.
 Et tu entends gratter parmi gravats et ronces
 La chienne abandonnée qui vagabonde
 Auprès des fosses, hurlant famélique, 80
 Et du crâne sortir, où elle a fui la Lune,
 La huppe, et voleter entre les croix
 Éparses à travers la funèbre campagne,
 Et immonde accuser de son sanglotement
 Endeillé les rayons, don pieux des étoiles 85
 Aux sépultures oubliées. En vain
 Pour ton poète, ô Dêité, implores-tu rosée
 De la nuit désolée. Hélas ! sur les défunts
 Ne pousse nulle fleur qui ne soit point d'humaines
 Louanges honorée ni de larmes d'amour. 90

Depuis le jour qu'hymens, autels et tribunaux
 Le fauve humain rendirent pitoyable
 À soi-même et autrui, les vivants ont soustrait
 À l'éther malveillant et aux bêtes féroces
 Les misérables restes que Nature 95
 En cycles éternels à d'autres sens destine.
 Témoignage de faste étaient les tombes,
 Et pour les fils autels d'où sortaient les décrets
 Des Lares familiers, et il fut redouté,
 Le serment fait sur la poussière des aïeux : 100

Religion que suivant divers rites
 Vertu civique et piété domestique
 Ont transmise durant un long cortège d'ans.
 La pierre sépulcrale aux temples ne fut pas
 Toujours un pavement ; ni mêlée à l'encens 105
 Puanteur de cadavres n'a contaminé
 Les orants ; ni les villes n'étaient contristées
 D'effigies de squelettes : les mères,
 En sursaut réveillées, étendent consternées
 Leurs bras nus sur le front bien-aimé 110
 De leur cher nourrisson afin qu'il ne s'éveille
 Au long gémissément d'une personne morte
 Quêtant des héritiers la vénale prière
 Du fond du sanctuaire. Mais cèdre et cyprès,
 D'un pur effluve imprégnant les zéphyr, 115
 Leur durable verdure étendaient sur les urnes
 Pour mémoire durable, et, précieux,
 Des vases recueillaient là les larmes votives.
 Les amis ravissaient un éclair au Soleil
 Pour en illuminer la souterraine nuit 120
 Car l'œil de l'homme cherche, à l'instant de la mort,
 Le Soleil ; et adresse l'ultime soupir
 Toute poitrine à la lumière fugitive.
 Les fontaines versant leurs eaux lustrales
 Faisaient croître amarante et violette 125
 Sur le tertre funèbre ; et qui assis versait
 Libations de lait et racontait ses peines
 Aux chers défunts, tout alentour une fragrance
 Sentait comme un zéphyr des Champs Élyséens.
 Pieuse insanité qui rend chers les jardins 130
 Des nécropoles de faubourg aux vierges
 De Britannie, où les conduit l'amour
 D'une mère perdue, et où elles priaient
 Les Génies du retour d'être cléments au preux
 Qui fit couper sur le vaisseau conquis 135
 Le maître mât, où creuser son cercueil.
 Mais où dort la fureur des illustres exploits

Et où ministres sont de la civique vie
 Richesse et tremblement, c'est en pompe inutile
 Et en funestes simulacres de Pluton 140
 Que s'élèvent et cippe et monument de marbre.
 Le vulgaire des doctes, des riches, des princes,
 La parure et l'esprit du beau règne Italique,
 Aux palais adulés trouve sa sépulture
 De son vivant, ses blasons pour seul los. Et nous, 145
 Que la Mort nous apprête un paisible séjour
 Où la Fortune à la fin mette un terme
 À sa vindicte, et l'amitié recueille
 Un legs non de trésors, mais de brûlants
 Sentiments, et d'un libre poème l'exemple. 150
 Pour de hauts faits l'âme du fort s'enflamme
 Devant l'urne des forts, ô Pindemont ; et belle
 Et sacrée elle fait au pérégrin la terre
 Qui les recueille. Et moi, le monument
 Découvrant où repose le corps de ce grand 155
 Qui façonnant le sceptre des régnants,
 Les lauriers en défeuille, et aux peuples dévoile
 De quels pleurs il dégoutte et de quel sang ;
 Et l'arche de celui qui un nouvel Olympe
 Aux Célestes dressa dans Rome ; et de qui vit 160
 Sous la voûte éthérée rouler pluralité
 De mondes éclairés du Soleil immobile,
 Pour l'Anglais qui si large y déploya son aile
 Le premier à frayer les voies du firmament ;
 J'ai clamé : Fortunée, pour tes brises propices 165
 Tout imprégnées de vie, et pour les eaux lustrales
 Que vers toi de ses cimes verse l'Apennin !
 Par ton ciel réjouie la Lune drape
 De la clarté la plus limpide tes coteaux
 Où la vendange est fête, et les vallons 170
 Que peuplent les maisons et les oliveraies
 De mille fleurs au ciel exhalent les encens :
 Toi première, Florence, entendis le grand carme
 Égayer le courroux du Gibelin proscrit,

Toi, les parents chéris et l'idiome 175
 Tu donnas à la douce voix de Calliope
 Qui l'Amour, nu en Grèce, à Rome nu,
 En le parant d'un voile éclatant de candeur,
 Remit dans le giron de la Vénus céleste :
 Mais bien plus fortunée d'accueillir en un temple 180
 Les gloires d'Italie, seules restant peut-être
 Après que l'Alpe mal gardée, et la puissance
 Alternative du sort des humains
 Les armes et les biens t'ont ravi, les autels,
 La patrie, et, mémoire exceptée, toutes choses. 185
 Que si l'espoir de gloire encor sur les vaillants
 Esprits rayonne, et sur cette Italie,
 De là nous tirerons auspice. Et sur ces marbres
 Venait souvent Victor pour s'inspirer.
 Vers les Pénates courroucé, errant muet 190
 Aux bords d'Arno les plus déserts, les champs, le ciel
 Il contemplait passionné ; et comme aucun
 Être vivant n'apaisait son tourment,
 Là s'arrêtait l'austère, avec sur le visage
 La pâleur de la mort, et l'espérance. 195
 Près de ces grands il habite éternel, ses os
 Tout frémissants d'amour de la patrie.

Ah oui !

Dans cette paix religieuse un Génie parle :
 Il nourrissait contre le Perse, à Marathon,
 Où Athènes voua des tombes à ses preux, 200
 Vertu grecque et courroux. Et le navigateur
 Voguant sur cette mer aux amers de l'Eubée,
 Voyait étinceler dans l'ample obscurité
 Éclairs de casques et glaives heurtés,
 Bûchers fumer vapeur de feu, et coruscantes
 D'armes de fer voyait larves guerrières
 Chercher bataille ; et dans l'horreur de ces nocturnes
 Silences s'épandait sur la campagne un long
 Tumulte de phalanges, son de trompes
 Et le galop des chevaux accourant, 210

Foulant aux pieds les casques des mourants,
Et les hymnes, les pleurs, et des Parques le chant.

Heureux qui comme toi l'ample règne des vents,
Hippolyte, a couru dans ses vertes années !
Et si le nautonier inclina ton antenne 215
Outre les îles de l'Égée, d'anciens exploits
Tu entendis sans doute les bords résonner
De l'Hellespont, et la marée mugir, portant
Aux rives du Réthée les armes du Pélide
Couvrir les os d'Ajax : aux généreux 220
Juste dispensatrice de gloire est la mort ;
Ni sens rusé n'a pu, ni la faveur des rois,
L'Ithaquéen doter des dépouilles rebelles,
Puisque à sa poupe errante est venu les reprendre
Le flot que suscitèrent les Dieux infernaux. 225

Et moi, que notre temps et le désir d'honneur
Font aller fugitif par des peuples divers,
Pour chanter les héros, que m'élisent les Muses,
Des pensées des mortels animatrices.
Elles siègent gardiennes des tombeaux, et là, 230
Quand le temps de ses ailes glacées en balaie
Les ruines encor, le chant des Pimpléennes
Réjouit les déserts, et l'harmonie
Triomphe d'un silence long de mille siècles.

Et aujourd'hui, dans la Troade inculte 235
Éternel resplendit aux pérégrins un lieu
Éternel par la Nympe de qui fut époux
Jupiter, qui pour fils lui donna Dardanus
D'où vinrent Troie, Assaracos, et les cinquante
Hyménées, et de Iule la race et son règne. 240
Car lorsque Électre eut entendu la Parque
Qui l'appelait, des brises vitales du jour
Aux chœurs élyséens, à Jupiter
Elle adressa son vœu suprême : Ah, si, dit-elle,
Te furent chers ma chevelure et mon visage 245

Et mes tendres veillées, et si ne me concède
 Un meilleur prix le vouloir des destins,
 Ton amie morte au moins du haut du ciel regarde,
 Pour que de ton Électre il reste renommée.
 Ainsi mourante elle priait. L'Olympien 250
 En gémit et, son chef immortel inclinant,
 Des cheveux fit pleuvoir l'ambrosie sur la Nymphé
 Et consacra ce corps et son tombeau.

Où Érichthonios reposa, dort la juste
 Cendre d'Ilos, et là les femmes d'Ilion 255
 Dénouaient leurs cheveux pour, en vain ! conjurer_
 De leurs maris le destin imminent ;
 Là Cassandre, tandis que le Dieu en son sein
 Lui faisait proclamer de Troie le jour mortel,
 Vint et chanta aux ombres un carme amoureux, 260
 Et conduisant ses neveux, l'amoureuse
 Complainte aux jouvenceaux elle apprenait.
 Elle disait en soupirant : Oh, si d'Argos,
 Où du fils de Laërte et du fils de Tidée
 Vous pâîtrez les chevaux, le ciel un jour 265
 Vous permet le retour, en vain votre patrie
 Vous chercherez ! Les murs, ouvrage de Phébus,
 Sous leurs mêmes débris seront fumants.
 Mais de Troie les Pénates auront leur demeure
 En ces tombeaux : c'est un présent des Dieux 270
 De conserver dans la misère un nom altier.
 Et vous, palmiers, cyprès, que de Priam
 Plantent les brus, et qui croîtrez, hélas, bien vite
 Par les larmes des veuves arrosés,
 Mes pères protégez ; et qui la hache 275
 Pieux détournera de ces frondes votives
 Sera moins affligé de deuils en sa famille
 Et saintement ira toucher l'autel.
 Mes pères protégez. Quelque jour vous verrez
 Aveugle un mendiant errer sous votre 280
 Ombre de longue antiquité, puis tâtonnant
 Pénétrer aux caveaux, et embrasser les urnes,

Et les interroger. Et les antres secrets
Gémiront : tout entière la tombe dira
Deux fois rasé, deux fois Ilion ressurgi 285
Splendidement sur les muettes voies
Pour que plus beau fût l'ultime trophée
Des Pélides fatals. Le poète sacré,
Apaisant de son chant ces âmes affligées,
Perpétuera les princes d'Argos par autant 290
De terres qu'en embrasse le Père Océan.
Et toi l'honneur des pleurs, Hector, tu recevras
Tant que sera sacré et déploré le sang
Versé pour la Patrie, et tant que le Soleil
Resplendira sur les humains désastres. 295